

Évitons de respirer l'air du temps

CATHERINE MAVRIKAKIS

Université de Montréal / Canada

Le sida m'est retombé dessus récemment, après des années d'absence. Ce n'est pas que je l'avais oublié, le continent africain me le rappelait sans cesse et je ne suis pas du genre à ne pas veiller mes morts, à ne pas penser à mes amis disparus, à ne pas me lamenter sur le passé injuste et bête, mais tout à coup, le sida se trouvait plus présent là, dans l'air, avec le coronavirus. Je les voyais main dans la main. Ils nous narguaient. Le sida avait repris soudainement du poil de la bête. On attrapait quelque chose de lui sans le savoir en respirant. Subitement, tout le monde se permettait d'avoir son mot à dire sur la contamination en général, sur les morts du présent et du passé, sur les possibilités de guérison et *tutti quanti*, comme si la Covid avait donné enlever aux gens une expertise sûre concernant les épidémies, comme si la Covid avait doté chacun et chacune d'une vision scientifique rétrospective capable de décrire avec acuité la maladie des années 1980-1990. Les gens se voyaient tout à coup calés en matière de sida. Ils s'imaginaient recevoir des doctorats honoris causa pour leurs découvertes. Sur zoom, on entendait : « À l'époque aussi cela tombait comme des mouches, la guerre contre les virus, en fait on l'a déjà vécue. On n'a rien à apprendre. Toutefois, ce n'est pas pareil cette fois-ci : on se débrouillera mieux et comme cela concerne tout le monde, on se fendra rapidement d'un vaccin. ». Oui, la terre entière décidait de parler du sida et prétendait savoir quelque chose sur la menace épidémique. Les virus ont un je-ne-sais quoi de

Pour citer ce texte

Mavrikakis, C. (2021). Évitons de respirer l'air du temps. *Hybrida*, 3, 223–227. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.3.21818>

rassembleur, de communautaire. Ils créent un sentiment d'appartenance susceptible de procurer un certain bien-être, surtout quand ils frappent d'autres êtres que les homosexuels ou encore les Africains.

Pour moi, en fait le sida a recommencé à cause d'une conversation avec Lucia, un matin... Elle m'a appelée très tôt sur whats app de New York... Elle était désespérée : une maison d'édition au catalogue on ne peut plus ennuyeux, venait de lui refuser la publication d'un livre génial, tout à fait génial, sur le sida. Il ne fallait pas, soulignait l'examineur, un médecin (je l'ai immédiatement supposé à son ton éthique, paternaliste), encourager une pensée du sida qui pourrait s'avérer dangereuse. Non, il ne fallait pas penser à des façons de re-performer la contamination à travers l'art, surtout pas et le livre de Lucia en quelque sorte laissait entendre qu'il était possible de créer des lieux et des pratiques artistiques où la fascination pour la maladie et les morts était évidente et où on travaillait avec tout cela comme on joue avec le feu. Lucia donnait dans son essai en exemple des artistes, comme Wojnarowicz ou Galas, qui auraient mieux fait, dit le médecin, de créer autre chose et de ne pas fétichiser la mort et la maladie. À écouter ce médecin, il ne fallait pas lire la *Montagne magique* de Mann qui donnerait envie de passer sa vie dans un sanatorium (comme l'avait fait le protagoniste Hans Castorp qui n'avait pas attrapé la tuberculose, mais qui avait choisi l'hôpital), et il était devenu nécessaire de mettre sur les livres des avertissements comme sur les paquets de cigarettes. Oui, continuait le médecin, Lucia avait le culot de défendre un art mortifère qui essayait de nous refaire vivre les années 90, sans *mea culpa, maxima culpa* et une telle réflexion critique pouvait nous conduire au pire. À des oeuvres violentes, sombres et immorales. C'est ce que le médecin, affirmait non sans haine envers les propos brillants de Lucia, tout en avançant à demi-mot bien sûr, que ce qu'il attendait lui d'un livre sur le sida, d'un livre actuel et publiable, c'était une condamnation morale, malgré tout, de pratiques inacceptables.

À l'époque de la Covid, pour l'évaluateur-médecin qui avait rédigé son rapport, il s'agissait de faire attention à tout discours sur la contagion et ne pas se laisser contaminer, oui, contaminer par l'émotivité toujours prompte à faire l'éloge des malades. Pour le médecin, comme je l'appelais immédiatement pour le nommer à Lucia, il fallait dire à quel point tout le monde regrettait d'avoir eu des comportements à risques et que la mort, bien que terrible, ne pouvait être que logique, dans un contexte donné.

On n'avait plus à entendre parler des *barebackers* morts depuis belle lurette, alors comment pouvait-on dans le cadre d'un livre universitaire remettre cela, parler de ceux et celles qui avaient « choisi » de faire le mal, de tomber malades, d'être les chevaliers de l'apocalypse? Oui, Lucia me lisait le rapport sur son livre et je voyais

rouge... Elle était découragée et moi en rage... Le sida, il aurait fallu en parler de nos jours en maintenant un profil bas, en prenant un air coupable et surtout en séparant le bon grain de l'ivraie, en créant soit des saints martyrs, pour les premiers morts, soit des salauds pour ceux qui auraient pu vivre autrement. Il aurait fallu dire que le sida, cela s'évite, cela s'évitait et la seule façon de le mentionner de nos jours, c'est en brandissant un condom dans la main gauche et dans la main droite un manuel pour s'en servir. À l'époque au fond, si je suivais bien la pensée de l'évaluateur-médecin que Lucia me livrait au téléphone, le sida avait été une espèce de rédemption pour les homosexuels vicieux, qui de toute façon ne valaient pas tripette et adoptaient depuis la nuit des temps des comportements à risques. Maintenant au moins ces gens-là avaient trouvé l'envie de se marier en rêvant à de familles à eux. Ils avaient voulu ardemment des enfants et des vacances de Noël avec leurs parents, et on leur avait donné des droits qui permettaient, fort heureusement, l'abolition de comportements à risques. Les homos étaient devenus comme tout le monde et c'était tant mieux pour la vie sociale. Ainsi on peut oublier les comportements à risques et les formes d'art qui pourraient rendre les foules envieuses de cette époque en re-performant de manière malsaine l'horreur. Du coup, on peut aussi oublier l'Afrique qui est loin et qui ne peut pas s'en sortir, puisqu'elle est incapable de vraiment mettre un terme aux comportements dangereux, pour des raisons culturelles. Quel dommage... Dans son rapport que Lucia me lisait, le médecin y allait fort, sans gêne : après tout son évaluation était anonyme. À lire cet inconnu, les Mapplethorpe de ce monde avaient disparu de la scène artistique et c'était une vraie chance... Il y avait eu des excès et il était inutile d'exhumer ces travers dans un essai sur le sida, surtout sans les condamner. Le livre de Lucia ne devait en aucun cas être publié et le médecin avait dû terroriser la maison d'éditions en promettant un scandale si le livre venait à être paraître. Ses recommandations presque médicales, ses prescriptions et ordonnances pour la santé psychique communautaire exigeaient la censure de la pensée de Lucia.

Ce matin-là, alors que Lucia me lisait les mots terriblement dérangeants du médecin, je me suis vue détester la terre entière, les médecins avant tout et puis aussi les universitaires d'aujourd'hui qui parlent du sida en montrant patte blanche... Faut pas faire le malin, on doit rester sobres, prendre un air navré, contrit, doux. La science et l'homosexualité ont tellement évolué et tout va pour le mieux. Les homos ont compris... Et l'art aussi. L'Afrique pas encore, mais cela viendra. les comportements finiront peut-être par changer et les problèmes d'accès aux soins seront un jour réglés, même si on ne voit pas encore quand.

J'avais réussi un peu à me calmer, à penser que le sida allait encore être relégué aux oubliettes de la contemporanéité, quand quelques semaines après l'appel de Lucia,

sur un zoom, je présente une jeune femme qui a pour nom de famille Baranès et à qui je demande tout de go, en catimini avant la séance, si elle n'est pas parente avec l'écrivain Guillaume Dustan, de son vrai nom William Baranès. La jeune femme n'a même pas le temps de me dire que Dustan était un cousin de sa mère ou de sa grand-mère, que déjà, un autre médecin, là encore je le suppose, dit avoir lu autrefois *Je sors ce soir* de ce satané Dustan et avoir été dégoûté par le propos de cet écrivain. Le médecin aurait surtout été révolté par le manque d'éthique du narrateur qui ne fait montre d'aucune morale, d'aucune empathie et contamine tout le monde par son sida... La jeune femme au nom de Baranès essaie deux secondes de défendre son cousin (sur zoom, ce n'est guère facile). Elle est un peu gênée tout de même de compter dans ses rangs familiaux un tel membre, et elle espère passer vite sur sa parenté avec l'auteur immoral pour débiter sa communication. Je profite d'un silence consterné général pour prendre à partie le médecin qui veut me répondre, mais à qui je cloue le bec en le traitant de petit facho avant de l'expulser de l'événement parce que j'en suis l'animatrice zoom. Merci à la Covid.

Le temps passe, le temps va trop vite. Parfois je me lève tout à fait bien un matin à New York et je me couche malade à Montréal. J'ai quarante ans et puis tout à coup, je souffle péniblement soixante-et-une bougies. La pandémie a lieu et puis elle est terminée, pour encore prendre de l'ampleur. Mes amis sont morts il y a bien des années, du sida, bien sûr, mais, s'ils avaient survécu et continué à exister loin de moi, je ne les aurais pas reconnus pas en les frôlant dans la rue ou en m'asseyant à leurs côtés au cinéma. Je suis devenue une vieille dame un peu fragile, très fatiguée, en deuil, toujours en deuil.

Je constate pourtant que le discours sur le sida se veut de plus en plus insignifiant, insipide et je ne vais quand même pas laisser dire aux gens n'importe quoi ni sur mes morts ni sur l'art ou la littérature.

Au colloque où Maria m'a conviée en Suisse, mais surtout sur zoom où j'ai élu domicile, je fais rebelote... Une grande spécialiste des épidémies que j'ai beaucoup aimé lire dans les années 1990 nous livre un texte contre Trump et ses sbires qui, durant la pandémie, ont favorisé les comportements à risques. J'ai l'impression de me retrouver à écouter une émission de CNN, déçue par cette universitaire que j'ai tant admirée et qui fait maintenant dans l'évidence... Mais je me dis qu'elle est comme moi, qu'elle a vieilli, que le niveau baisse, que nous radotons un peu avec l'âge, que nos amis sont morts et qu'aux États-Unis il est peut-être encore nécessaire en 2021 dans les colloques savants de taper sur Trump, même si cela m'ennuie profondément. Mais ne voilà-t-il pas que la femme si savante, si admirable se met, tout à coup, à développer,

entre les pandémies et le sida, des parallèles douteux, parlant, elle aussi des comportements à risques et de la nécessité de repenser le sida à l'aune de la responsabilité et de l'éthique. Ce qui n'a jamais été fait... Elle enchaine sur le patient dit zéro, Gaétan Dugas, qui n'a pas été du tout celui qui a contaminé toute l'Amérique, mais qui malgré tout avait des comportements à risques sur lesquels il faut se pencher. Je me débranche du zoom, j'ai peur que la bêtise ne devienne elle aussi contagieuse, par les écrans.

Le sida, depuis la pandémie de Covid, me revient par divers côtés. Il est sur toutes les lèvres permettant aux conservateurs qui s'ignorent, d'être contents d'avoir survécu à tout, et d'avoir su ne pas adopter de comportements à risques. Un peu plus et l'on dirait que les homos des années 1980 et 1990 avaient quelque chose des partisans de Trump, des désirs de liberté mal placés et qu'ils auraient (si seulement ils avaient vécu), brûlé leurs masques sur la place publique, comme n'importe quel républicain. Les nouveaux vertueux se félicitent de leur choix de vie et se distribuent dans leurs rêves des médailles de civisme.

Le soir où j'apprends que Mario S. est mort, même pas du sida, presque 25 ans après avoir fait la découverte de sa séropositivité, et très probablement des effets secondaires des médicaments pris pendant un quart de siècle, je me dis qu'il n'y a rien à ajouter, que le monde est pitoyable, que la vie est méchante et que seul le livre de Lucia pourrait nous sauver, si seulement il trouvait un éditeur...

Catherine Mavrikakis. Écrivaine et professeure de littérature et de création littéraire au Département des littératures de langue française, Université de Montréal.